A
LEX
C Ô T É
A u t o é d i t i o n

PIERROT
DU SOLEIL

KDP

2 0 2 5
AMAZON

PRÉFACE DE DONATION ET DE PUBLICATION

Écrit et édité au Saguenay–Lac-Saint-Jean, Québec, Canada.

Ce texte est publié sous un contrat légitime avec Amazon Kindle Direct Publishing (KDP) à des fins de diffusion commerciale. L’auteur, Alex Côté, en détient l’entièreté des droits intellectuels originels.

Cependant, dans une volonté explicite d’ouverture, de partage et de postérité, l’auteur déclare ce qui suit:

Si, pour toute raison, Amazon ou tout partenaire de distribution ne permet plus l’accès public à ce texte, quiconque est en possession d’un exemplaire numérique ou physique est autorisé à :

le reproduire,

l’archiver,

le partager librement,

en modifier la forme matérielle ou la mise en page (non le fond),

le traduire,

et même l’adapter, à condition que l’intention de transmission soit respectée.

L’auteur demande seulement que son nom, Alex Côté, soit mentionné comme créateur originel de l’œuvre.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION

L’année 2024 fut un tournant assez difficile pour moi, parce que j’avais surtout dans mes plans prévu une prise de repos. C’est d’ailleurs ce qui était insensé pour moi : ne plus me donner qu’à ne serait-ce qu’un quart de ma force persistante, ne plus donner qu’une fraction de ma volonté… à l’écriture. Certains iront dire « mais pourquoi? », et à cela je répondrais tout simplement que j’étais en manque drastique d’inspiration satisfaisante. Plutôt encore dirais-je que j’ai radicalement identifié ma relation persistante avec l’écriture comme étant une relation plus ou moins toxique ; partout, où que j’allais faire et quoi que ce soit dont il était donc question, je cherchais à écrire ou à me ressourcer

directement pour écrire. Cela résulte en une frustrante relation entre le sujet à donner et l'existence de mon être jusqu'alors, qui avait ressenti tout son partage épuisé.

Depuis ce temps méthodiquement calculé, j'en suis arrivé à 2025 encore vivant, après une autre série d'événements malheureux : je ne savais presque plus vraiment quand ou quoi écrire aux bons moments, à force de n'avoir plus donné de mon mieux en chaque séance d'écriture de 2024.

Ainsi, ces poèmes sont inscrits dans une vue thérapeutique auto-administrée, mais aussi dans l'optique d'une réflexion sur l'acte d'écrire et ce que signifie être un « auteur » qui veut produire sans cesse.

Je pense qu'une des bonnes choses que j'ai apprises aujourd'hui même, au cumul, c'est que mes amis, mes proches, mes pairs et ma famille peuvent m'aider et que je dois accepter leur aide, que ce soit dans ma mentalité en général ou dans l'adoption de correctifs efficaces dans ce que j'écris (tout au plus un ajout discret de ma

part, quel qu’il soit, pour les aimer et les aider à me comprendre, eux tous).

Si j’avais à refaire ma vie de zéro, ayant la conscience que chaque étape fut déjà vécue et qu’elle sera vécue à nouveau, je n’aurais pas hâte d’entrer dans les temps de l’année 2024. J’y ai profondément remanié des choses que je n’aimais pas, et c’était salaud. Sale, bordélique, tannant. Je préfère bien sûr mon année 2023, où je me suis déchaîné à l’écriture, où j’ai travaillé comme un esclave d’universitaires domaines, et cetera. Mais tout bon fond possède un revers plus véritable : mes études et mes écrits étaient déjà condamnés, à l’époque, car je ne voyais tout simplement pas la fatigue qu’ils entraînaient.

Ainsi, 2024 fut une année de méditation souffrante mais bien méritée. J’aurais pu en ajouter, dire que telle ou telle chose m’a achevé de ne plus vivre mon potentiel et cetera ; ce serait mentir, car je me suis épanoui quand même à travers d’autres domaines qu’auparavant je n’avais

jamais soupçonné l’amour pur qu’ils émanaient.

Les choses les plus discrètes sont parfois les choses qui sont les plus fatales. Ainsi, je clos cette introduction en vous conseillant de surveiller toutes les sphères de votre vie, de n’en pas délaisser une… si un jour, vous ne souhaitez pas qu’elle vous revienne en plein visage avec urgence et émergence grave.

En d’autres termes, on sème ce qu’on récolte…

— Alex Côté,
(11 avril 2025)

DÉCHÉANCE DANS LE BONHEUR

À cela de repos que l'on gagne
Lorsque le sommeil nous met un échec.

POUR LA GLOIRE

Les hameaux de l’aube,
Une demeure sobre
Qui ne rencontre aucun péril,
Fléchissent devant les ténèbres

Et cette maison de la flore
Abritant la faune tamisée
S’émerveille à l’orangé
Derrière les nuages.

Si, enfin, nous savions nous battre!

L’avènement sans pareil
D’une ombre planante
Frappe l’orée
Et, scintillante, se livre au labeur,

De fait et de fin,
De fêtes et de faim

Ainsi dévore l’oraison funèbre
Toute vie décente,
Le velours…
…la belle dépense.

PLUIE SOBRE

Sans aucune massiveté,
Non pas avec mollesse,
Mon recueil d’automne
S’appelle la pluie

Toute décente,
Frémissante
Comme un séisme
Devant l’éclat du roc :

C’est là une pluie
Au-delà de notre monde
Au-dessus de nous,
Nos pauvres têtes

Ainsi les tempêtes chevelues,
Les mains moites de nuages,
Ce sont des gens innocents
Qui se baladent en jour pluvieux.

LES ORBES DE LA DÉCENCE

Je rêvais d’une salle quadruple,
Autrefois découpée peut-être
Pour gérer des repères

Peut-être était-ce une folie,
Une idée incandescente
Qui aurait su éventrer l’horreur…
Braver les foules,
Acclamer les torrents,
Revoir l’enfance,

Toutes ces choses, c’étaient des poésies

Un peu de chaleur, même au froid,
Qui pouvait renverser le chagrin
Faire couler un bonheur bleu,
Comme l’intempérie de l’amour

Enfin, je vécus derrière l’horloge
Homologué avec mes copains
Avec mes amis
Ces mots qu’à tour de main on oublie…

L’APPARITION DU BEC

D’un seul et vif homme,
Cette ramification
Tuant douze personnes
Se calme, soudain :

C’est l’oisillon
Piaf des temps archaïques,
Qui déverse sa candeur
Sur une colère à massacre.

Le doux et lisse bec,
Servant à boire et au ver,
Comprend l’amertume du grain,
Compte son met comme un chapelet.

LES PRÉTENTIONS SAINTES

Il n’y a pas de caniveaux,
Mais bien une rigole chatoyante

Heureuse et courte, filée,

C’est
Cette rivière des pigments de lumière…
Caressant l’aube et les terrains terreux.

MORNES MATINÉES

Parfois on se lève et le soleil est mort
Parfois, c’est cette illusion qui nous prend
Qui chuchote au berceau son ennui
Voulant nous coucher à terre
Comme pour nous amarrer au tort,
Comme si nous lever nous pend
On nous chuchote l’ennui,
Un repos amer.

Cet impie brouillard,
Mélangeant dépouilles sur les babillards,
Entreprend tout taire,
Faire de notre fenêtre l’enfer.

Cet automne, le paysage fou furieux
Explose pourtant la verdure, rendue orange

Et cet automne si belliqueux,
Il tente de nous remettre dans un sommeil d’adieu.

CHARITABLE NUIT

Éluder l’amont de la foule,
C’est s’éprendre lors de la nuit.
Faisant abstraction des sagesses,
La charitable nuit est directe.

Elle ne veut pas vraiment de vous,
Mais ses moyens sont des piqûres,
Des étoiles,
Et le sommeil chasse en minotaure

Les cabrioles des péchés,
Les éveils de la maturité,
Mais surtout,
La Lune folle résout l’insomnie des enfants.

Cette nuit,
Le jardin de l’intimité vous ouvre son portail.

LE CORBEAU DE ROUTE

On racontait aux alentours
Qu’une jeunesse y fut fauchée
Et comme j’y passe en ce jour,
J’y ai vu entre les corbeilles
Un brouillard sans équivoque,
Lasso emprisonnant l’été
D’une seule et simple brumée
Autrefois le brouillard d’un accidenté.

Le corbeau y mange, charognard, à côté, peinard.

PEINES ET LARMES DE BOIS

Claquetant sur les planches,
Comme de coquettes coquilles,
Mes petites larmes de jouet puéril
Sont dignes d’une menterie blanche.

J’ai souvent divulgué avec paix
Ce qu’on partout me reprochait
Espérant être aimé,
Étant pourtant rejeté…

ACCROC ET EFFIGIE

Chaque léchée glissante, corrosive et en crise,
Abrasive comme un pansement infect d’emprise,
Forçant les perruques dans la noirceur puante,
Forçant les perruches à se terrer, larmes gluantes,

Ce sont tous les symptômes de l’idole folle,
Cette statuette de copeaux d’enfants rugueux,
Ce sont tous les blasphèmes qu’on dit jugements,
Ce statut de pornographie de la censure—

LE GLOBULE NOCIF

On l’aura reconnu à ses dents,
pointues, sans pitié,
À l’or, à cornes, nu, cornu,
Il prend sa jouissance dans la
complaisance,
Il prend l’âme d’avance, vend les
comptes, chance,
Il n’épargne aucun roturier, les scelle
de selles,
C’est une maladie qui chuchote,
lugubre,
Se tribune et ballotte, insoluble,
Il obsède l’anxieux et possède le pieu,
coupé
Le souffle de toute émotion, jaunie sa
dent,
Rendant tout ardent un super méchant!

AU NOM DU PÈRE

Père, entre vous et moi,
Qui est aux cieux?

Imbu de poésie,
D'eau que j'ai moi-même bénie…

Père, entre vous et moi,
Qui est aux cieux?

Gong de la gangue,
Ils s'endimanchent!

Deus, dixe mortis?
Dixi memorabilis!

PREGOMTA DAEVORIS

Mon alma mater, matériaux de ma mort,
Je peux seulement jurer et craindre,
Cette croix de cendres et de sang en titane,
Je la porte comme un blason, mais profane,

J'invite à la barre mon seul instrument,
Le mot, cette souffrance indélébile,
Qui crépit ma ressemblance!

J'habite à la barre! Mon seul instrument?
Les maux, cette souffrance indélébile,
Qui crépit ma ressemblance?

Illuminez le Soleil,
Chantez le Son,
Prenez la Magie,
Calculez la Beauté,
Frappez la Peste,
Rendez la Carte,
Polissez l'Arche,
Ornez de Couronne,
Cassez le Temps!

Ordre de pitié, Vengeance de satire, Or de lune,

ἈΠΌΛΛΩΝ, puisse ta lyre chanter GLOIRE.

GRAS PUR, BASIQUE, ITALIQUE

Trône, déjà jus de tomate,

La rouille rouge du fer
Qui jadis reluisait
S'effrite et saupoudre
L'odeur fétide de l'oxyde

Trône, déjà ferraille matte,

Une douille de plus, tirée
La balle qui jadis redorait
Le blason soudé
Cette nation qu'on appelait.

DAME, PUIS-JE VOIR?

Le bleu de l’ombre,
Douce tendresse pour l’œil habitué

Le rouge de la mer,
Scintillante, berçant une coquille du
soleil reluisant

Le vert de la neige,
Chaudement imprimée sur la rétine
prise par surprise

Et, enfin, ce jaune
L’Allure du berceau fané, de douillettes
d’antan…

TITRÉ CI-BAS

La prouesse d'Orlando le preux,
Dépourvue de malice succincte,

Son bras qui, vers l'Espagne
Retourné en l'inertie d'une idée
Tombe avec le temps écoulé
Son bras qui, vers le bagne
Retourne sur le plus pur des lins
Tombe de l'éternité, le temps

Ce bras, tuant autrefois les sarrasins
Ne servira plus jamais à rien

LE CONTENTEMENT DE LOLA

Cette douce femme effilochée,
Rendu basse et blessée,
Ravie à sa contenance fanée
À son optimum, son cadavre déterré

Ce mari sans cépage,
Gloussant comme l’île sordide des goélands,
Remplie de fruits n’étant plus que pelures,
Remplie de solitudes des parures, des méchants

Et que ce ceux qui s’en contentent
Y voient une morale urbaine,

Que ceux qui, remplis de parures méchantes
Parjurent…

LA DOUCE FERRAILLE

Ce mou béryl, cri des pressions
Craquelant et rendu à chaux
Sous le vide, la dépression

Autrefois, il en fut pareilles altercations
Entre dieux ou autres projections,
Dans une optique d'émanations

Mais aujourd'hui,

Ce mou béryl, tôt dévolution
Des murailles, des praxis, des dignes chansons
Ne sert plus qu'à la machination.

EN DATE DES VENINS

Il me fut épris un jour de tenter ma peau,
De la gratter et de l’arracher tant j’eus maux

Mais enfin, j’en vins à m’appuyer des eaux,
À humecter généreusement de mes doigts ma peau

Cela, j’en fus persuadé, m’était beau
Et de tous noms, tous parfums, je voyais les mots

Les apprenant, j’enchantais de mes pores à mes os,
Jusqu’au jour où je l’appliquai, ce baume enchanté

Il me tint à me rendre révolté,
À me méprendre comme dans un tollé

J’ai fui la garde, j’avais beau chanter
J’ai fui la garde, j’avais changé

Meurtri, amèrement brûlé,

Je tarissais et fondais par-delà l’huile du cerisier…

LA BILLE MARBRÉE

Vêtu comme au palais il se doit,
Ils n’eurent soulevé le gant de choix

Imprégnés, empruntés à la Loi,
Ils ne firent figure pour le doigt

« Le jeu était jadis truqué »,
S’en raconta un éberlué

Le jeu disloqua, rendit à bon gré
Les mains des riches empotés

Détruire,
Cogner,

Ainsi va ce jeu, cette vie de pétanque
Toujours bastringue qui harangue…

REMOUS RACHITIQUES

Il n’existe aucune cruauté comme la Vie,
Aucun sort plus ramolli, creux et plein d’envies,

Le doux berceau, suivi du remous des océans
Dans lesquels l’effrayante gueule du Léviathan
Laquelle ne meurt jamais, épatante et suintant
Les enfers, sort le feu qui bouille en hurlant

Jadis, oui, je le vis ainsi
C’était un milliard de fois ma moelle, ma vie—
C’était laquelle, l’effrayante gueule du Léviathan?
L’horizon au fond des abîmes, ou le ciel étant?

En abyme, ils ne me l’ont raconté à mes vingt ans
Et peut-être que prier Dieu est mon seul restant…

LA LARME DU BRIN D’ARBRE

Les accusatoires péremptions,
Les sauvageries tamisées,
Les échos d’une raison, ligne de force
mutante,
L’arbre sur lequel

LE POÈME DE SISYPHE

PORTER LA PIERRE

La pierre—
Cette construction—
Une limite, vers laquelle le vertige de ma sommité peut s'épanouir!
Cet immense espace—
Un joug sous lequel
Mon pauvre cri d'amertume
Me rend la douleur,
À travers une manifestation de moi-même…
Et, cette peur,
Cette volonté de destruction,
Cette fois où chacune des autres
J'ai continué tout ce que j'ai commencé—
J'y ressens mon existence,
Ma vraie décision,
Une fois de plus encore encadrée
Par un passé qui,
Après coup,
Semblera comme ces autres fois…
Et j'y vois une certaine mélancolie,
Un fruit de saule pleureur—
J'y vois, sur sa lustrée pelure,
Un reflet de moi-même, à la Pangée de
Consommer un univers en entier

En quelques millisecondes…
Oui, je suis cet être qui, au centre de cet endroit
Sans repères,
S’égare dans les retrouvailles.
Comme les portes de ma vieille demeure,
Cage thoracique de mon cœur,
Grincent encor le malheur ;
Ici, je suis ce que j’ai toujours été
Et ce que j’ai toujours voulu être, mais
Les rayons du soleil m’appelaient au loin,
De sorte à ce que je puisse enfin porter
Un regard sur l’horizon
Qu’un rayon de lumière fractionne
En couleurs vives…
Cette pierre,
Cette lourde pierre,
Je la pleure et l’exhorte
Comme Sisyphe
Et, finale ma mort soit, j’en profite
Pour trouver une amertume, un goût salin,
Une brise de l’océan, une larme d’enfant—
« C’était moi », dirai-je peut-être.

ÉCLIPSE NOIRE DE LA RAISON

In schwartzeslied.

PURGER SIER NACHTEN

Purgen die Nacht für die Blumen schamen,
Schemen weisen sehr totte Samen, greifen Grenen,
Ihr seid eine Garte, Ich bin hier für hassen Lieben,
Gift Geschenk zum Gist mehr totenlasten.

O meine Seele entsetzt in Dunkelheit, Ich staten!
Wir! Liebe, Liebe geschmolzen!
Wir! Keiner lieberstatsd!
Wir, O meine Seele ist gute von die Nachten!

PURGER VOS NUITS

Purger la nuit pour les fleurs honteuses,
Les schémas montrent des graines très mortes, des saisies vertes,
Tu es un jardin, je suis là pour les amours haineux,
Cadeau de poison à l'essentiel, plus de fardeaux morts.

Ô mon âme horrifiée dans les ténèbres,
je le déclare !
Nous! L'amour, l'amour fondu !
Nous! Personne ne le préfère !
Nous, ô mon âme, passons de bonnes
nuits !

TROIS NUITS DE DESTRUCTION

Cette force de ma rigueur,
Cette vive et éparse lueur,
Je l’avais en tant qu’Homme.

Au-delà des espaces sécures,
Au-delà des frontières mûres,
Vous m’aviez en tant qu’Homme.

Les phares de l’espoir, les diktats
De l’humeur, de la bonne arme,
C’est la nuit d’une nudité publique.

Sans égal, cet Homme la nuit
Et lentement, je l’ai subi.

LES CARTES DYONISIAQUES

Flasques, ces traductions infidèles de
Ma rigueur, de mon bonheur chiffré
Et ces douces voluptés duveteuses
Qui flattent les nombres en paraboles…
Oui, c’est la divergence des nombres
Leur caresse, fragrance de l’esprit
Épanoui dans le sommeil du calcul,
Dans la suite de Fibonacci…
Les chiffres, chaque entière disposition
Le compte est bon, compter est bonté
Hors de toute rente, hors de tout dû,
Puissent ces chiffres vous montrer

À la puissance, un seul parvenu.

Les cartes sont jouées,
Les bonnes affaires des vidanges
De votre âme trop crépie dans les
ordres,
Les ordres émotifs, les centres de
cœur,
Et enfin,
Ces lignes courbées, par le passé
Délimitées, fracturées, jouées,
Vous les tracerez dans votre cohésion

Vous en ferez des splendeurs, un marathon.

LES VENGERESSES APOLLINAIRES

Aubépine des dégringolant bourgeons,
Qui frustrent d'un doux clos de pétales
Un habit sans parcimonie, tout d'étal,
Vos fleuves hameçons, d'empans lins…

Jamais plus, convoquées par le preux,
Vous servez les reflets d'un soleil en lyre,
Vos draps de pétunias, comme un feu
Savent dans sombres regards y lire…

Sol de cendres, la clarté divague au ban
De toute l'organisation de la matière
Faisant de votre chant la douce litière
De laquelle l'eau se couche en franc…

Oui, vos cerceaux d'ondules pitres,
Ce vengeur plan qui réduit l'oisillon
Au bas du grain germinal, croquant,
C'est ce soleil clair et aquatique, c'est vous.

LE MENSONGE QUI PAIE

Ces cadences tumultes qui vendent,
Ces agences occultes qui mentent,
Que l’une de vous m’entende
Par la baie de l’abbaye entérinée ;
Vous, vous séants cénobites doubles,
Aux visages de roc bleu, rageurs en noirceur,
Votre vin vire aigre aux grelots du gré,
Votre daim pour mon marron suicide

C’est une bonne journée de purée de patates,
À sueurs du pain, plein d’œuf baveux,
Cramoisi comme un salin restant de feu,
Cette pâture de chien qui m’en veut
Est ainsi, cette nourriture de pleurs à deux
Et pourtant, votre collation est celle de Dieu.
Enfin, j’ai explosé. Enfin, j’ai causé
Les ténèbres les ténèbres les ténèbres.

LA DIMANCHÈRE

Sa petite manche, pleine de soupe
Qu’elle mange de ses dents claquantes,
Brûlée à vif par un froid dans la vie,
Un espace où tous l’oublient,

Je l’admire comme un trésor,
Sa pièce, comme du dimanche,
Ne valant pas un faisant d’or,
Me rappelle les vides pléthores…

Cette endimanchée, jolie de joie,
Peau lisse tachée, ironies de la vie,
C’est un marbre lustré de l’envie,
Une jalousie des dieux qui la voient.

Cet angélique famine, légitime,
S’abreuve de mes lavandes, du thym,
Se délecte sans l’ironie maritime
De la vague joueuse qui fait victime.

LES YEUX OUVERTS, ANGES

Ils m’abattent pour le gré de mon âme,
Pour en faire moudre le grain infâme,
Me faire savoir la noirceur, les flammes
Desquelles la ruine serait sublime

Ces yeux, mes anges de ce cœur serré,
Ce sont ceux qui ont trotté sur le pavé
Des bonnes intentions, des gens aimés
Qui de toute leur mesure, ont détruit

Les ravages de l’aube chantante,
Les naufrages de l’ambition bienséante,
Les mirages de l’autodestruction sanglante,
C’est là l’infernal totalisation, le mortier

Dans lequel le Diable dilue la chair
Dans lequel le Diable a vue la mer
Dans laquelle ce Léviathan se déchaîne
Là où l’espoir coquet n’est qu’un souvenir.

L’ÉGO COMME CENTRE

Cette question digne de vous, ma foi
Ne la supporte pas, dans cet état,
J’y vois seulement cette épreuve de
Candeur et d’abstinence

Cette rhétorique de fou, la voie
Ne la supporte pas, dans ce dictat,
J’y vois seulement cette épave de
La peur dans l’indécence!

TERRAIN MORTEL DES TIGRES

La danse ludique, les astres pudiques,
Le soleil nu qui rayonne la façon
Dont les crocs acérés s’épanouissent,
Chaque instant comme bouillant de
Lave sans merci, dans la sueur chaude
Qui coule comme nos veines, aura de
Chagrin éparse, qui est verve
sanguinaire,
Pour enfin ressortir en l’un de nous la
proie…

Vos voix mélangées dans une terreur,
Un vent d’ubiquité sans réserve, la
peur,
Vos

SINBAD ET L’ARCHIPEL

Les ailes pourries de l’ange décomposé,
Les douces nuits de la dignité révoltée,
La lubricité de l’aurore mentale,
Ces revers chromatiques du moteur rouge,

Voilà la colère, Tartare internat.

Alors que les gens valsent comme des pions,
Un brave marin ne vacillera point
Dans l’indécence de l’autodestruction,
Tumultes de l’hybris léviathanique.

Sinbad, Sinbad le marin de la mer froide.

STATION BALNÉAIRE MILITAIRE

Puisse le quart donner,
au reste des valeurs,
à ce siècle malin,
sans dessein,
sans rien,
sans…
Toi.

UNE VISITE DU MALIN

Il n’y avait aucun sort certain
Dans cet autel dédié au gain,
Lorsque je m’y rendis,
Et qu’en sourire je vis

Cette autre force de moi,
En quelque sorte surcroit,
Qui ne savait se limiter
Ni même cesser son métier…

Enfin, vint le Diable!

Un être d’estime effroyable,
Parvenant à déstabiliser,
À donner du métier la fable,
Il fit arrimer

Son âme au beau regard…

Ainsi l’autre force de moi,
En quelque sorte surcroit,
Qui ne saurait se limiter
En ne sachant me mimer…

Ainsi son sort s’était scellé
Parmi milliers de damnés

Cette mort, ce vulgaire engin…
Ce pari sûrement trop incertain…

Son âme ainsi que son regard,
Me disaient qu’il était trop tard…

(*La musique de jazz dégringole vers un ton saccadé et machiavélique, et les diablotins et démons rient, sachant combien l’âme désemparée qui a parié son destin se retrouve dans un taudis certain, s’étant misée contre la ruse diffuse de Satan…)*

PIÈCE DE JEU SUR LE REGARD

Vous, mon regard clair m’indique
Une bombe solaire, puissante comme le matin
Qui défile avec entrain

Sachant ne plus trop compter
Vous ne faites que défiler, vaquant comme le gain
Vers les entrailles des reins…

Par hautes habitudes,
Les gens imbus d’études vous semblent si tant rien
Qu’ils dictent votre main

Pardon, peut-on mirer cette mort
Bientôt scandée, sans nerfs, sans quoi, plus rien
Ne compte comme demain…

(*La bombe tombe, éclatant sur les vagues, répandant son étal mixte de chaleur et de souffrance jusqu’au rivage paisible où je sanglote avec elle, main dans ma main…*)

AUTORITAIRE MINUS

Vous, vous, vous
Qui savez comment fêter
Vous vous savez
Comment hurle la foulée
Qu'on aura bien trop gâtée!

Vous, vous, vous
Qui prenez armes comme un chemin,
Qui versez larmes dans votre chagrin,
Qui prenez drames comme lendemain
Vous n'êtes qu'une valse infâme!

Les gentilés, les gendarmes,
Hôpital pour fait d'armes,
Croix de bois sans charme,
Finissez donc vos vies
Sur les germes du midi…

(*Commence alors ce fatidique massacre, une publicité terroriste orchestrée comme une valse qui sans cesse ravit le monde des humains en revenant d'un pas de danse, tuerie initiée par les soldats du régiment improvisé vers l'école de Columbine…*)

LE BALLON DÉTONATEUR

Alors que l'horloge fait fi d'un tic,
Que s'abroge le prof d'éthique,
Que s'arroge la méthodique,
J'entends l'horreur découler

Se verser de tous côtés,
Exploser les innocents,
Massacrer les espérés
C'est l'heure, dis-je, le moment

Où tout crédit tombe du temps
Où je m'absous, tombe ma serviette,
Abandonnant corps comme une
tombe…

Enfin vient quart du midi,
Je m'arrange et je souris,
Cette alarme fut falsifiée
Par ce ballon qui me voulut éclaté…

(*La mine, mine de rien, explosive sur le terrain sécurisé.*)

LES PELURES D’UN AMOUR

Cette sortie d’une serrure
Par laquelle je vis ta parure
Me fit d’une coche tourner
Tel mon cœur comme la clé

Je volais jusqu’aux déserts
Prenant de ma force mes airs
Je pouvais bien m’arranger
J’étais coincé entre les entrées…

Enfin, je vois l’état d’urgence,
Cette sonnette, c’est ma chance!
C’est ainsi que je l’ai dit

Quand sonnait quart de minuit,
Qu’on aimait juste pour autrui,
Je m’étais mal dérangé, j’avais
Pour tout ce fruit, que je jetais…

(*Sa nation demandait le courage, alors qu’il n’avait même pas l’audace d’avouer jadis un enfantin amour, rêve oublié qui lui alors lui revint…*)

GUON DE TÉMOIGNAGE

Piliers, piliers,
Ne me déterrez pas
Piliers, piliers,
Reprenez tous vos tracas

J'étais allé dans le bagne
J'avais pris toute la montagne
Je voulais mon cœur signer
Lorsque j'ai tout mon cru chanté

M'effleurant à la douleur
Comme un pétale à douceur
J'allais joindre les couleurs

On aura bientôt chanté
Deux mille ans seront passées
Les gens danseront sans tracas
Oubliant quand j'étais là…

(*Une pierre tombale, épitaphe de soldat perdu.*)

LA VITRINE ARRANGÉE

Il tombait des poussières
Sur ton petit nez
Rigolo et éphémère
Je me croyais arrangé

Mais il y a un milieu à terre
Où nous allions trouver
Un petit café délétère
Où la chenille voulait dîner

Cette sobre nuit bientôt passa
S’envolant tout son café
À l’instant où nous volâmes
Au-dessus d’une loupe, soleil centré

Ce moment je m’en souviens…
Comme la chenille pensa
Sans doute dérivée, sur son banc laqué
Où le prospect de son dîner

Partir en fumée, s’évaporer
C’était la seule issue, la vérité
Car quand on braque une lampée
Le soleil la veut dissipée…

LES PAUPIÈRES DU NORD

Scintillements de teints affables
Grelots sentinelles pas trop macabres
C'est la douce pupille, jointe l'armée
Paupière du Nord s'est faufilée

Défilante comme l'étoile file,
Une branche qui scintille
Emplie de neige à traverser
De ton regard dénaturé…

Ce véritable et doux trésor
Sort tout droit du vent du Nord,
Saurais-tu donc l'écouter

Il ira bientôt chanter la mélodie
Les douze coups de minuit
L'allure poudreuse enchantée
De ton minois d'or argenté…

(*Ce soldat, ne sachant guère comment décrire d'une autre façon le Nord, s'étale sur la poudreuse et s'effondre sur le front. Enfin, il repose dans un état qui le berce vaillamment comme la splendeur du doux visage de sa bien-aimée.*)

Peins, peins, peins
Alors qu’ils exigent ton pain
Peins, peins, peins
Alors que tu changes la faim
Peins, peins, peins
Alors que ton motif prend fin
Peins, peins, peins
Jette-leur de fi ton dernier brin.

(*La fenêtre s’étale dans un splendide éclat, en morceaux étalés comme des brindilles d’étoiles, alors que le petit bonhomme voit les paysans enragés réclamer comme un glouton cauchemar sa famille de nobles bien-aimée.*)

QUARTIER DE POMME TERRESTRE

Ils épluchent ta peau,
Mangent ton cœur
Une fois le sel à vif
En ta plaie brûlante.

TROP SPÉCIFIQUE

Tu n’as pas de nouvelles,
Aucune réponse de l’eau saline
Une fois le remous de la mer
Ayant emporté ton appel à l’aide

Tu n’as plus d’amis,
La couleur doit rester claire
Mais ne te méprends pas
Au milieu du reflet d’une glace

L’eau glaciale scintille,
Pourquoi ne pas déformer comme elle?
C’est parce que tu n’es rien
Rien d’enviable, violé et violent.

Tu n’as rien à envier, tu
As le don de les tuer
Tu n’es rien à envier, tue :
Les dons, ces pensées

Des étouffantes étoffes,
Des étonnants détonateurs,
Des charmantes chaires
Prises de ces prisons chères

Le domaine de l’existence

C’est ton domaine, ton eau
Folle comme la douce peau
Arrachée à toi comme ganse

C’est un doux lin, ton macabre corps
Effrité en poussières sanglantes,
Ton cœur brisé comme seul confort
Tu ne sauras pas te recoller

Mais enfin, comme ça y est
La jouissance des faux et les dés
Roulant sans se scinder en deux
Comme tu aimerais casser ton crâne

Tu es l’épitaphe de l’humanité
En ton cœur, une variété
Dont le cou est le pilier
Hurlant comme soûl, comme privé

Tu as baigné longtemps dans l’eau chaude,
Et pourtant on te dit la bouille chaleureuse
Comme si ces lignes étaient tes rides
D’une beauté vermine tant escomptée

Et d’ores et d’humains, tu es vain
Ton sein berce ce cancer, plein

Cette rage t'arrange, t'arroges
En une bête ne méritant de loge

Tu es le tempo de la dysphorie
Une monotonie te prend ta vie
Balance, sans cesse, avance
Pas à pas, aiguë gorge en pendule

Tu es un monde anéanti, un ravage
Laissé pour mort, tu souris
Et cette tristesse dans le mépris
Tu la gardes comme le trésor

LA PENDULE, LE DON
LA PENDULE, LE DON
DIFFAMATION PROPRE
MALSAINE OBSCÈNE

SCÈNE DE PLURALITÉ
FRACTALE DE GRAVITÉ
TU VAS LA PAYER
CETTE IMAGE TANT RECHERCHÉE.

ANTIQUITÉS FUTURES

Contrairement à vous
J’ai pour le sous
Cette mémoire
D’une future histoire
Où les filles et garçons
Bercent dans les chansons
Un avenir meilleur
Sans aucune stupeur
Devant le néant
Le blasphème, le grand
Dépouillement d’humanité
Où les bases stipulées
Ne sont que d’autres gènes préservés
Ils ont dans ce futur
Une vue de notre armure
Qui n’est qu’un cirque
Où la voix est aussi lyrique
Qu’un mélodrame de femmes
Qu’une extase d’esclaves âmes
Car ici nous sommes, théâtre
Dans la bête, y jouant l’âtre
Et je sais que vous n’écoutez plus
Ainsi alors j’aurai bien vécu
Sachant vos draps développés
Votre garance royale, mortalité
Sans cesse ravivé, torturée

Dans la virtuelle réalité, simulée
Ces informations sur le plan
Feront vos prochains enfants
Et ainsi va mon récit
Une fable de vos oreilles ravies
Jetant aux oubliettes ma farandole
Alors que la fiction sera si folle
Que votre regard verra la mort
En banal regard, à chaque jour ce sort,
Jeté sur votre carcasse décomposée
Martelée à coup de binaires données
Quantifiées, exposantes et matrices
Lissant votre pauvre regard rendu
complice
Dans un jeu de torture sans fin
Où votre crâne est chaque matin
Peut-être comme le mien, enfin
Bourré d'explosions et du malsain
Là où chaque seconde vaut la quantité
même
Là où chaque onde remplit la scène
Là où les cloches sonnent votre sort
Là où les rochers traqueraient mieux
votre corps
En le rendant sanglant
Hurlant
Vous serez lapidés

À coups de créations de l’univers entier,
Jusqu’à en vivre même sa froide mortalité
La mortalité d’un concept gai
Qu’on a cru banal de m’enseigner
Normal de régurgiter

CHIRURGIE SONIQUE

Arracher le son
À tes palpes remédiées
Les crissements du carillon
Tes glauques banalités

Miss et son putain en dîner
La couleur de sa flore arrachée
Les réverbères entrailles
Déglutissaient le rauque en pailles

Piqûres dilatées, ombres vivaces ;
Tu n’es plus le tapis palpitant,
Tu es le vulgaire d’un amant
Dans une journée de printemps fugace…

À la claire fontaine du boyau,
Calvaire de semences rouges
Ursulines, doux papillons…

J’ai tant aimé, tant offert à ce monde
Qu’il m’est cruel de le revoir
De lui donner encore de qui bonde
Mes airs ou l’espoir de te revoir…

FUGUE DE MOTS BAS

SACRÉE, MA MAISON!
Elle tremble, fondée sur
De beaux rêves changés
En murs de carrelages arrachés

Sur le recours à sauver le pain
Ce petit papier de métal
Chouette, cette chanson,
Ma belle petite femme!

Elle a tué son mari à coups de balles,
De frivoles batifolages lugubres,
De couteaux en impulsions
De matraques sur le crâne

Carte du monde, montre-moi cette
Femme de Vénus, émancipée
Qui s’est déshabillée quand
La chanson ne pouvait plus chanter

C’est quand elle rêve au vase cerné
Une limbe d’eau fraîche du puits,
Tombe des lueurs, bourgeons fruits
Les poupées de femelles dentelées

Dangereuse femme : tu ris
La valse des gardes périt
Dangereuse femme : pense

Le pouls des rois déguerpit
Dangereuse femme :
J’ai jusqu’à ton rien cessé cet écrit.

LA BRAISE REVUE DANS LES CHAUX

Chères bonnes mœurs,

Les Palestiniens,
Les Russes,
Les Ukrainiens,
Les néo-nazis,
Les autorités,
Les anarchistes,
Les féministes,
Les Juifs,
Les communistes,
Les grands riches,
Les patrons,
Les handicapés,
La communauté LGBTQI2+,
Les minorités,

Vous autres
Modérés
Savez-vous leur trouver?

Lecteurs, vous et moi…
Cachons-nous dans la folie furieuse
Au milieu de ces gens « normaux »
Car je suis fatigué et mon corps éprouvé

Veut seulement s'écrouler…

LETTRE DE SUICIDE

Pablo, mon p’tit chien
T’as pas idée comment
Tu me manques

J’aimerais bien mourir ici
Pour aller à toi, en enfer
Tomber, tomber, tomber

Depuis ta tombe, un gâchis,
Je vois les miettes éparpillées
De ton âme qui divague, ta langue
froide

Je ressens ton aura de sérénité,
Ton agressivité soudaine, toi mon ami,
J’ai de la misère à n’en pas pleurer

Le défaut qui me vient
À ce plan qui est mien
C’est que si je meurs sur cette terre

Tu ne serais pas avec moi aux enfers…

PÉTROLE DE MON AURÉOLE

Aucun être humain ne devrait
[Suicide]
Aucun être humain ne devrait
[Suicide implicité]
Aucun être jouit de tes prémisses
[Suicide copié-collé]
Rythme de l’abysse

Holy heaven, call me “desperate”, sometimes!

CRUX SANTOS ALEXEI

Dosto,
T’as suivi ta voie,
Docteur,
J’ai pas si mal au cœur

Dosto,
Mec,
Tu devrais me voir raconter
Avec la joie des enfants de 15 ans

Une histoire, avec laquelle je m’enivre

PLUS TROP DE PLAISANTERIES

T’as bien vu le procès-verbal
Dans ta tête, répétée cent fois, la marge
De violence entre sauf et sain

T’as repris la hache de guerre
Les hanches de ton hésitation, un érotisme fou,
Ton corps délavé dans une âme

Un monde qui te cloitre, t’enferme
Une vision du monde circulaire
Un processus de va-et-vient violeur

Tu te rappelles la fois où j’ai parlé avec « sens »?

UNE MISÈRE DOULOUREUSE

Les traces de mon cœur, « boum-boum »,
Filtrant le foie gras, les éparses bribes de saleté,
Le pus et la sainte sérénité,
C’est un peu comme si…

Un accès de colère me rend fou,
Une fois où je pleure, c’est trop,
Un témoin de ma joie, ça s’inquiète.

Puis, enfin, y’a un moment où je divague
Un moment de paix et de sérénité
Sans nouvelles de vous et de mon armée
De ma nation, de mes années

J’ai dépossédé mon corps, par ailleurs
Des aurores des ténèbres cinglantes,
Prenant de la folie une maligne bombe,
De la cosmique écologie, de l’hégémonie

BAMBIN DES MOUCHES

Une des choses qui fait peur à Satan,
C’est quand on refuse ses pactes.

Malgré le mal serein qui appuie sur tes plaies,
Tu verras ta cicatrice guérie en guerroyant,

Mais le Démon prince et foncièrement présent
Sait qu’il risque d’estomper sa présence

Et comme une étampe, tu peux la voir
Puis tourner la page

Quand tu refuses de parler à Satan,
Tu refuses aussi de mourir.

SÉRÉNITÉ DE MAINS, BAMBIN

Je n’ai pas son nom, mais voici son
histoire :

Elle est enfant, puis son frère se fait
écraser
Il est mort, jaillissant en boyaux aux
alentours

Alors la rage de cinquante impacts la
prend
Quand elle voit cet autre serpent en
câlin,

Il est le Mal autour de mon bras,
tentant ma vie
Comme s’il croyait que je ne l’avais pas
mariée

Et en fin de compte, cette aube chérie
protège
Même les malfrats comme moi, cornu
bouc,

Et sa main terrasse l’univers, descend à
moi

Qui lance le serpent sous des hectares d’impacts

Une explosion franche, comme notre mariage!

PEAU ÉLASTIQUE DE PERVERS

La jalousie du serein camp,
Les verts écarlates déferlants,
Je parle d'un mauvais temps
D'une mémoire, étrangement…

Ted Bundy se met un plâtre pour tuer des chicks, men, c'est vraiment fucké comme histoire parce qu'il n'a pas vraiment de blessure ou quoi… Je sais ce que tu vas me dire, mec, « c'est un peu barjo », mais moi j'ai vraiment vu de tels gens qui se baladaient comme ça, dans le Wisconsin ou encore à Washington (un truc du genre, enfin!) et ils n'ont vraiment aucun remords à forcer une espèce d'idée de la pitié dans ton regard, de sortes que les conventions qui t'ont bourré le crâne de trucs ridicules vont te pousser à agir pour eux… Et là, vlan! Tu es dans une mini fourgonnette ou une espèce de taco, puis tu pisses le sang du front parce qu'il t'a assommé comme une connerie avec un tuyau ou je-ne-sais-quel truc! Vraiment, c'est pathétique combien on n'a pas beaucoup de

repères quand on est pris par surprise, tu sais?

Pendant que tu m’ignorais,
J’ai sorti mon harnais…

TED ET LA PEAU PLASTIQUE

Ted, t’as pas vraiment la frange
Tes chats sont tués dans la grange
Le garage est un lieu étrange
Où tes rêves personne ne dérangent

Ted, la peau en plastique franc
Un coulis de pétrole devenu blanc,
Des drogues pour se savoir dormant,
Une pioche au cerveau désormais
saignant

Ted, t’as le caniveau dans le trésor
Un vrai effort fait de toi l’homme fort
Ils te cherchent vivant pour te faire tort
Mais ils ne savent pas que ça, tu adores

Ted et la peau plastique de la morte
statique,
Quelle est la douce et étrange mort
spastique
De tes victimes dans des sacs noirs
caustiques?

LA DOUVE DU ROI

Oisillon de fraises,
Branchement en braise,
Crème de vanille épaisse
Dont je ne me délaisse

Par ce midi chaud,
Je regarde les badauds
Les petits plissés,
Sur les travaux forcés…

Les forcenés s’en foutent
De ces grandes joutes…
Pour nos écussons qui coûtent,
Ah, nos belles raboutent…

Le fil et pis l’aiguillon,
J’ai trouvé mon soupçon
Je l’ai envoyé à la prison

Car il voyait mon épouse

Noyée, dans ce lagon…

PARAGRAPHE DANS LE THÉ

Bouffon John et ses amis
S’amusent au café à la vie
Les pochettes de thé vert
Réchauffent les miettes d’hivers
Déjà éloignés en ma mémoire
Quelque endroit que je ne puis voir

Je perçois le long matin,
Allongé et élargi au bord des pins
C’est Joe le clown, le feu la forêt
En Californie ça brûle sans arrêt
Bouffons des bons matins,
Mes amis, nous ne valons rien…

Je voyais la lumière dans une petite boîte, comme une ombre autour du feu reconnecte avec sa danse. Enfin, je vécus mon corps comme une féérie enchanteresse qui me berna à tout oublier.
Pour mon âge de la vie communautaire, j'ai entré dans un corps de fer et de métal. Mon esprit fonctionnait sous l'égide de la machine, avec un ressort essoufflé qui pouvait seulement abreuver le flot à petites démarches usurpant le peu de mana qui me restait.
Ensuite j'ai vécu l'âge du clown solitaire, le bouffon en moi s'éveillant. Les arcanes se sont montrées candides et douces avec moi, car je pouvais mirer l'horizon de mon cadavre exquis.
J'ai alors marchandé mes pièces de métaux précieux pour une rupture toxique, une biomachine qui ne savait pas comment naître, ni mourir proprement.
Mon excroissance en ferraille toxique me rend plus fort, puis je vois combien de dents l'horizon se retrouve mordu

par chaque nuage. La mana grise cache ainsi le propre du gain, son appât, mais aussi sa beauté de fertilité amère et oscillante entre virilité et tendresse.

CIME D’UN REPOS CÉLÈBRE

Ta confiance me répugne,
Toi qui daignes le plaisir

Tu es reposé sur un mat,
À l’envers

C’est une dépouille concertante

Tu ne trouves pas?

La chute, en mat réverbère,
Les auspices, la douceur de mon néant
Sur le plaisir de l’hôpital,
Manger à bras ouverts

Tu es reposé sur un mat,
À l’envers

Le témoin du décor, finalement
C’est de chuter dont il s’agit

LES ÉGARDS DES MORTS

Une certaine convivialité m'emporte, dans un réjouissement funèbre où les exaltations sont la porte d'entrée seulement dans la douleur. Il est triste que de se savoir ainsi, la main dans une espèce de façon pleine de bonnes grâces et pourtant ravi à souhait. Les bons matins champêtres d'un doux parfum de fleurs puent, et les écorces des arbres crient à mon déchirement de cœur. J'ai comme qui dirait « vu » alors cette piètre supercherie de la vie, ainsi que les malsaines obsessions des vivants. C'est avec égard pour les morts que je me laissais baigner dans ces fleurs, dans le pollen et les auspices du terrier fertile. Je flânais dans l'univers, à ne plus savoir pour combien ma vie serait donnée dans un marché noir, puis je pris une espèce de plaisir malsain, finalement, à me redonner du sourire. Comme injecté dans mes veines, ce bonheur métallurgique prenait ma panse et gavait mes neurones. Enfin dégoûté quelque peu par mon manque de savoir-vivre, j'ai

cessé de sourire. Tout cela est une bien triste histoire dont me reste ces vers chancelants :

Par l’allure de leur tombe ici-bas
Les égards des morts pour toi.

FLATTERIE ESPIÈGLE

À l’intérieur du jeu des consoles, sols
Solennels dans la douce dentelle
Tu prendras le pas à ras la cannelle
Tu verras l’effroi du sexe qui t’appelle

Ces baumes d’autres jours touchent à
Ton velours

À l’intérieur du jeu des consoles, sols
Sonnent les glas des douces dentelles
Le baume mirobolant de ton effarement
C’est une saleté de sel, de sel

Ces baumes d’autres jours touchent à
Ta cannelle

Puis le jour viendra où les tentations seront
Prenant mon bras, regardant au plafond
On verra l’obole guidant notre chanson
Peut-être cette fois comme un feu d’artifices

Fissent, fissent, fils et ficelles…

LE CLOWN NOIR CHARBONNET

Cher bonnet,
Charbonnet
Servirait

Mais la noirceur dans son cœur
Mais la noirceur dans son cœur

Des idées comme amantes
Servant au firmament
Concentrant la ration
De notre belle passion

Mais la noirceur,
Mais la noirceur

Ce sont des jets,
Jaillissements

Du pétrole!

LE CLOWN AIGRE ET RATURÉ

Tu as glissé dans ton métier
Les glaciers de froideur
Les brasiers en lenteurs

Ce soubresaut pétri
Ce caniveau flétri

Ces états d'urgence

UN 3E CLOWN APPARAIT

Pierrot et Arlequin voient
Le troisième clown dire
Attendez-moi comme ça
Vous m’oubliez

C’est une babiole
Un clown de cirque
Un mime ou je-ne-sais

Pierrot et Arlequin croient
L’un qu’il est pour haïr
L’autre qu’il fait plus rire
Alors qu’il sied

C’est un brelan
Une quinte de toux
Une frime ou je-ne-sais

Finalement, on l’aura vu passer
Un petit peu dans le passé
Un petit peu dans le futur
Un petit peu, enfin, dans rien

PRÉCIEUX MATINS RAYONNANTS

C'est quelque peu similaire de voir
Mes grands-parents qui espèrent
Encore

GLAÇON AU FOND DU LAC

Hhhhhhhh—

La hantise de ce matin-là, un beau 15 février sur soleil levant, vers le Japon, vers Paris... J'avais la mort dans l'âme, le corps infâme, les larmes sans mes armes. J'ai pris deux bouteilles de whisky, j'ai pris mon courage, non, ma témérité à deux mains, et mon sac sur le dos, je partis vers le lac devenir un glaçon éternellement boursouflé et figé. Je ne me doutais pas qu'en écrivant ces mots, j'allais découvrir après un bref moment d'hésitation radicale ce que j'allais devenir :

Père, pourquoi m'avoir abandonné?

Car ce fut mon père qui sortit de la porte, trois heures du matin pétantes, que je vis me faire signe avec sa lampe de poche, comme si la lumière fut. Je m'apprêtais à sortir dehors, me mettre nu, puis une fois saoul, m'élancer jusque dans le petit lac, la rivière,

l’atome d’eau et moi ne devenant qu’un.

Et la lumière fut…!

Il y a toujours de l’espoir, mes amis.

ATTAQUE DE L’EMPIRE PARALLÈLE

Les moments de solitude,
Profite d'eux
Pour rencontrer ton ombre
Et en faire
De la lumière sans égal.

LE MONARQUE BOURSOUFLÉ

Fondu, au fond du Lac,
Pâle et boursouflé
Un corps tourmenté jadis
Qui fut autrefois rouge

Comme une figue
Tourmentée, tournée
Craquée et mouillée
Lavée, brisée

Ce brin d'imagination dernier

Ce dernier rempart du roi

(*On entend la foule tourmentée qui redevient rayonnante, puis aigrie. Elle est tout bonnement débarrassée du roi des cœurs, la figure patriarche par excellence insufflée de chaleur déplacée et raide. Enfin, ce roi de couleur désormais délavée n'est plus…*)

L’ESSENCE APPAUVRIE

Les résultats, en en-cas de cas
Justificatifs de mon passé, une gloire
Bernée, justifiant mon passé
Cette mort, cette attardée,
C’est comme si
Cette mort
Ma mort
C’est comme si je l’avais sauvée

Et quand j’ai vu mon idée noire
Je suis
Je suis le propos
Je suis le propos jusque
Je suis le propos jusque dans
Je suis le propos jusque dans son
Jusque dans sa grossière erreur.

ÉDIFÉE LA RESTAURATION

Garçon, t'as pas de café, nan?
T'as pas de quoi me réchauffer, un peu?
Histoire de croire au lendemain
Qui viendra après demain

Histoire de prendre la colère
Qui m'habite et m'enterre
Je verrais bien un meilleur lendemain
Dès l'aurore, j'achèterais le soleil

Je voudrais un harakiri
Du malheur et de cette grande peur
De ce dilemme du monde « meilleur »,

Tra-lali la-lère
J'ai eu la colère
Tra-lali la-lame
Qui tranche, madame!

BONZAI DE FORTUNE

T’as pas de quoi me donner?
Un écran pour un sou, mon ami?
Une espèce de forme mal formée
Un centime sous la colline
Mal espéré et retourné de moi
Je me sens comme l’urne,
Magique jusque dans l’abri
Nucléaire, comme la solution
Dans la formule explosive
Qui allume les sciences
Et donne du remous aux calculs
Donne un visage aux nuls
Je me sens comme

Un beau matin

Un arbre de fortune, cet écran
Sur la branche de plastique
Qui m’affiche en mille pixels de feuilles
Des régiments de couleurs
Des aléas de saveurs
Des salades de mots
Des boutades et des lots
De bonheurs binaires
Binaires

OTIS LE CYCLOPE

J’avais un cyclope chez moi
Je l’appelle Otis
Il est un peu ringard,
Un peu laid
Mais c’est un bon cyclope
Il a une belle bouche, longue
Il aime bien les femmes minuscules
Et il prend le rocher devant lui pour regarder
C’est un peu une idiote
Cette femme de qualité
Jetée dans les fleurs,
Oubliée, comme trop pure
Alors que mon bon vieil Otis cherche
De quoi s’en mettre sous les yeux
Il est un bon cyclope, quoi
Un gentil petit géant
Il ne ferait pas de mal à une femme
Il est trop innocent et pur pour elle
Alors je me dis que peut-être qu’il est
Trop pur et distrait, tête-en-l’air,
Pour la voir, au grand jamais…!

Je t’apprécie bien, Otis.

AU VERGER DU SILENCE

Le verger du silence,
Un trait de larmes,
L’aube de demain

Je m’endors
En silence

Puis vint le lendemain…

Encore et encore,
Nous sommes des victimes?
Sommes-nous des victimes?
Sommeil, sommeil me vient
En somme, en somme…

Les paupières de mon âme,
Qui ferment leur écho sur le glaçon
Du gros bon sens…

Je suis mené jusqu’à hier

Par le verger du silence,
Par les larmes et démences
De l’auberge du malsain.

SOMMEIL D'HÉLÈNE

Rêverie,
Je te dédie cet opus
De ma fermeture dans l'oubli
Je te dédie, magnus
Une carte sans nom, sans écriteaux
Un oubli des Bermudes,
Une sorte de train-train quotidien

Quelque chose de sollicité,
Une âme en moi, qui veut

Et enfin, ma mort…

PROSERIES

Au bayou, baïonnette
Comme une forme de fille
Qui ne sait pas comment rendre la chose
Plus douce et mielleuse, le champ de boue
Se faisant comme une crème douce
De la pourriture sur nos armes
Rouées et enrouées, en ce rhume

C’est une pauvre fleur, vignette,
Qui nous courtise de sa perfection inatteignable
Un peu comme un éternuement absent
Ou un ami qui part, lent

Mon sommeil se rengaine,
Je ressens la planitude, platitude de vie
Des émotions

Suis-je un merleau, enfin?

Cet inatteignable idéal.
Cette cafetière ne règlera pas tes problèmes…

UNE PERFECTION INCARNÉE

Je ne sous-estime pas son pétrolier
Regard, comme dans un film noir et de noirceur
Je mire les couleurs, j'ai automatisé
Et enfin, j'ai tout échoué.

LA PIERRE DE TOUCHE

RÉFRACTAIRE

Je me donne cela
Que le bonheur me veut
Et à ce tracas
Je casse le jeu

VINT BOHÊME

Vingt poèmes dans la terre
Avec la soie dentaire

Que je vins te chercher
Afin de s'occuper de nous

Je vins faire une tourmente
Et nous partîmes en descente

Si l'aumône j'ai pu donner
C'est pour maintenant, riez!

Je promène de ces regards,
Voir de mes joues le phare

Et enfin, cet éclat de la beauté
Je le cerne avec amabilité!

LE PETIT BALUCHON

Les aurores de ton regard
Quand je me plais, voir
Les aurores d’un ton jacquard

Je puis voir un jour nouveau
Je vois l’utopie dans l’eau

C’est un reflet!

Ô, ma danse, p’tit baluchon!
Marchand de sucre de ma maison!
Comme ils étaient loin, ces temps de misères
Quand Grégoire voulait changer d’atmosphère
Quand l’ablation était délétère!

Ah, ce reflet en fait, c’est fait de ces faits!

Je chantonne cet air canon,
Une fois dans ma maison
Revenu de l’activité
Qui consistait en la vie d’aimer.

CRÈVE-CŒUR ET CIE

Les marches du malheur
S’escaladent, indécentes
Et on ne peut descendre
Sans craindre s’y canter
Et planter de ses pieds
Aux mauvaises journées
Car quand on y a monté
Jusqu’à un vertige de gré
Le degré de la pente
Semble lui-même nous descendre
Et si on se savait débouler,
Alors on ne voudrait que monter!
C’est là le piège
Des escaliers en colimaçon du malheur
Qui tentent de vous supplanter le bonheur
Et de vous arracher le cœur

J’ai développé une technique
Hormis la gomme que je chique
Qui est bien assez physique
C’est de savourer ma santé
Et de monter, descendre en chantant
Espérant que ce n’est pas l’enfer de notre vivant
Qui, en fait, nous attend…!

LA LUNE DÉSESPÈRE BIEN

La Lune, tu désespère bien d'être
Une fameuse colique de colimaçons,
Une structure dont on ferait une maison,
Alors que dans ton air
Tu ne nous laisse pas respirer

Mais ma Lune, tu me montres le soleil
Comme si c'était de toi qu'il venait
Comme si Pluton était un dieu
Et qu'anarchie régnait dans la symphonie
Entre chaque lever, entre chaque coucher

Mais ma Lune, ma sœur, tu es vermeille
Je te sens toute gênée, encore pareille
Qu'à ces moments où en géant bébé
Tu ne voulais plus que peluches et pleurer
Alors reprend ton courage, brille de toi, ma Lune!

Tourne, tourne ta brillance
En une valse, une danse
Qui saura éblouir

Ceux qui cherchent dans le noir
La perle la plus rare!

LE PAPA DE JÉSUS

On a longtemps travaillé
Ils ont longtemps acharné
Leur travail, enduré

Ils ont longtemps vu le repos,
Comme si c'était un voisin
Mais Jésus leur avait promis un royaume

Le Royaume

C'était si bon, père?
Valait-ce ta prière, père?
Suis-je dans l'atmosphère, mon père?

Ce chagrin de la croix, je l'ai croisé je crois
Car sur tes épaules reposait une charpente
Un trésor luisant, vernis du matin gisant

C'était un travail de chagrin
Que d'élever Jésus jusque-là
Et le voir au petit matin des ébats

S’en aller, te quitter comme ça

N’est-ce pas, mon père?

L’ÉPÉE DES MYRTILLES

Cela qu’on racontât fut en gré
En grains de bonté, une graine de semencée
Un petit plan, plein par le pain et la santé
C’étaient des bleuets inachevés
Et finalement, épargnés par les trous
La boue et le passage des 4-roues,

Les bleuets eurent leur propre Excalibur

Une épée incarnant la bonté,
Les trésors du petit monde caché
Savoureuse comme un printemps pour Dante
Une forme de remontée jusqu’au Pyrénées
Devant le mur des Juifs, au-delà du mastif
C’était l’épée de santé des bleuets, sacrée,

C’était un cure-dents que j’avais laissé tomber

LE DICTATEUR DES TERRES

Un cheval fut grand-passé
Comme une vapeur de Troie, un délabré,
Il y avait eu la guerre des crustacés
Et enfin, on se crut arrivés

Mais il y avait la terre d’Orange
Qui comme de raison voulait ma grange
Pour pouvoir y planter une chose étrange :
Un petit bébé, un aux grosses phalanges

Je le voyais bien, j’ai cédé
Et maintenant tout fut séjourné
La rapace canaille vint le manger
Et enfin, tout était à recommencer

J’ai mendié jusque dans le gange
À partir des Champs-Élysées, je change
De discours, selon les passants d’échanges
Je me vends la poire, fends ma pomme et mange

Finalement, c’était un dictateur d’Orange
Qui prit toutes les grosseurs dans mes phalanges…

LE TEXTE LE PLUS STUPIDE

J’attendais dans l’ascenseur
J’avais le texte le plus stupide en main
J’attendais de meilleurs lendemains
J’attendais, gouttes de sueur…

Je suis arrivé, enfin
J’avais un peu peur
Faire mon discours, de stupeur
Figeant les promoteurs du matin

J’ai perdu mon emploi
« Le texte le plus stupide »,
Ah, je le vois

Mais maintenant, il est trop tard
J’aurais l’air trop ringard
De retourner les voir
Et de dire, avide, que j’ai vu le vide noir

Dans les taches d’encre, dans mes tiroirs,
Ce matin, en allant les voir
Ah, je le vois

RECOLLECTION RINGARDE

Qu’est-ce qu’une belle sensation?
Ah, voir ma mère dans sa maison
Rangeant les tissus de coton,
Faisant de petites chansons
En répétant sa routine de la raison
Pour laquelle mon père partait cette saison
Chasser de son original orignal
Qu’à chaque année il va voir tant bien que mal
Et finalement, il reviendrait même la jambe cassée
Avec l’intention de nous en voir manger
Même si ce n’est pas dit
Je le vois, j’en souris
Discret, c’est un petit bonheur dans l’oubli
Que cet entourage des deux amis
Mes parents que parfois, j’oublie
Même quand mon père me dit se rappeler
Quand j’étais parfois trop stressé

Et là, maintenant, ma sœur
Nous voilà, à deux kilomètres à l’heure
Car je suis mauvais conducteur

N’as-tu pas regardé cette beauté?
Elle était là, tu l’as manquée
Quand j’en ai parlé, au sens imagé.

LE DÉSORDRE NATUREL ET GAI

J’ai à prendre mon cours en recours
Au cas où je serais assez fou
Pour aller leur parler du fait que j’ai rêvé
De leur parler, sans savoir quoi ou qui demander

J’ai eu beaucoup d’amis, tous semblent partir
Mais aujourd’hui, je semble en rire

J’ai à prendre mon dernier recours en cours
Au cas où j’en aurais assez, doux
Pour monter sur le mont, me tirer du pont
La révérence dans la main, le scandale au sein

J’ai eu beaucoup d’amis, je semble en rire
Mais aujourd’hui, c’est moi qui va partir

J’ai déménagé, voir un peu de pays
Je semble te l’écrire, mon ami,
Car ma petite mort est télévisée

Là où personne n’a à me regarder

Tirez votre révérence, monsieur placard
Je ne veux pas voir votre toile de blafard

LES NAZIS AMÉRICAINS

Ils brûlent des livres, ils censurent la givre
Qu'ils ne peuvent pas contrôler
Mais ils ne se doutent, ne se méfient pas
De leur propre avancée
Car tout ce qui monte redescend,
Et moi, personnellement,
Je n'en ai rien à cirer
Mais je vous dis juste que
Tout ce qui monte redescend,
Même quand l'état est urgent
Tout ce qui monte redescend
Y compris le nazi, y compris ma mairie
Y compris mon parti, y compris l'Amérique,
Y compris le tournis, y compris les envies

Vous aurez tous votre heure de gloire, rien ne sert
D'y mieux voir, car la vie peut se présenter
Et à n'importe quel moment, vous enculer

LE COMMUNISTE BLEU

Au Québec!
DANS MON PAYS!
Mon Führer!
LE BONHOMME BLEUET!
Sieg tabarnak, crisse!
T'AU QUÉBEC, ICITTE!

Le manifeste communiste : Justin pis ses papiers.

La carte pour le pain, c'est ton chèque de B.S.!
Tes études, elles NE servent à RIEN!
Hitler est parmi nous
Il s'appelle « ton prochain rendez-vous ».

Non, mais sérieusement, où est passé le gros bon sens? Qui voudrait le Canada comme 51e État?
Ce serait trop génial, d'avoir des fusillades ici!

Ne pas croire les Juifs!
Vive l'Amérique (latine)!
Je suis un Québécois pure laine!

Donc je déménagerai en France!

TOUT ÇA N’A AUCUN SENS!

LA LOI DE MCDONALD’S

Va te faire enculer
Par Mr. Monopoly,
Puis reviens acheter
Une chose santé
Et hop, t’as gagné!
(Le droit de pas chialer)
Salaire minimum à 15$?
On offre le double! Pour
Que tu haïsses ta vie
En attendant qu’on ait les robots dans la cuisine
Qui vont te faucher ton marché local, d’urine
Il sera plein, éparpillé du caca des pauvres
Qui vont ici bientôt tous déménager!

LOL!
(*Life of loitering*)

— Ronald McDonald

LES DÉMONS DE MON PAYS

« Le Trump est mauvais,
Il faut aussi haïr Poutine »

Je mangeais ma poutine, putain

« La Chine est mauvaise,
Il faut aussi haïr Palestine »

Je pensais que c'était les Juifs les malins?

« L'État d'Israël fait des crimes de guerre,
Il faut condamner toute inhumanité! »

Je ne sais pas trop quoi dire,
C'est vraiment de quoi en rire
Quand on ne peut se fier
Qu'à deux-trois postes de la télé
Qui me foutent l'anxiété
Et que la guerre nucléaire
Est selon toi au bout de mon nez

Va chier, allez chier
Vous autres alarmistes, j'en ai rien à cirer!

TVA NOUVELLES EN DIRECT

La scène est simple :
À « *Tout le monde en parle* », un beau soir de télé,
Y'a un invité habillé en Jonkleur
Pis Guy A. Lepage lui demande pourquoi il a tué
Ces trois derniers : Desjardins, Desmarais, pis
Un autre troisième gars avec un nom d'Anglais,
Faque le goofy y dit :
« TU VEUX SAVOIR C'QUE TU MÉRITES?
C'EST ÇA QUE TU MÉRITES,
QUAND TU VEUX UNE VRAIE JOKE! »
Pis là, soudainement Goofy sort un fucking gun
Pis il tire—PAF!!!—sur Guy Jaudoin!
On sait pas pourquoi, mais y'er mort.
En fait, ce dingo était habillé en le Jonkleur, car
[redacted] (et c'était vrai).

Je l'ai censuré parce que je sais pas trop pourquoi il ferait ça, honnêtement.

J'adore juste les crimes violents allant à l'encontre des valeurs humaines.

— Steamboat Willie,
De la part du domaine public,
Avec amour.